

**Les résidentes et résidents
des Jardins de Charlotte de Neuville
vous présentent**

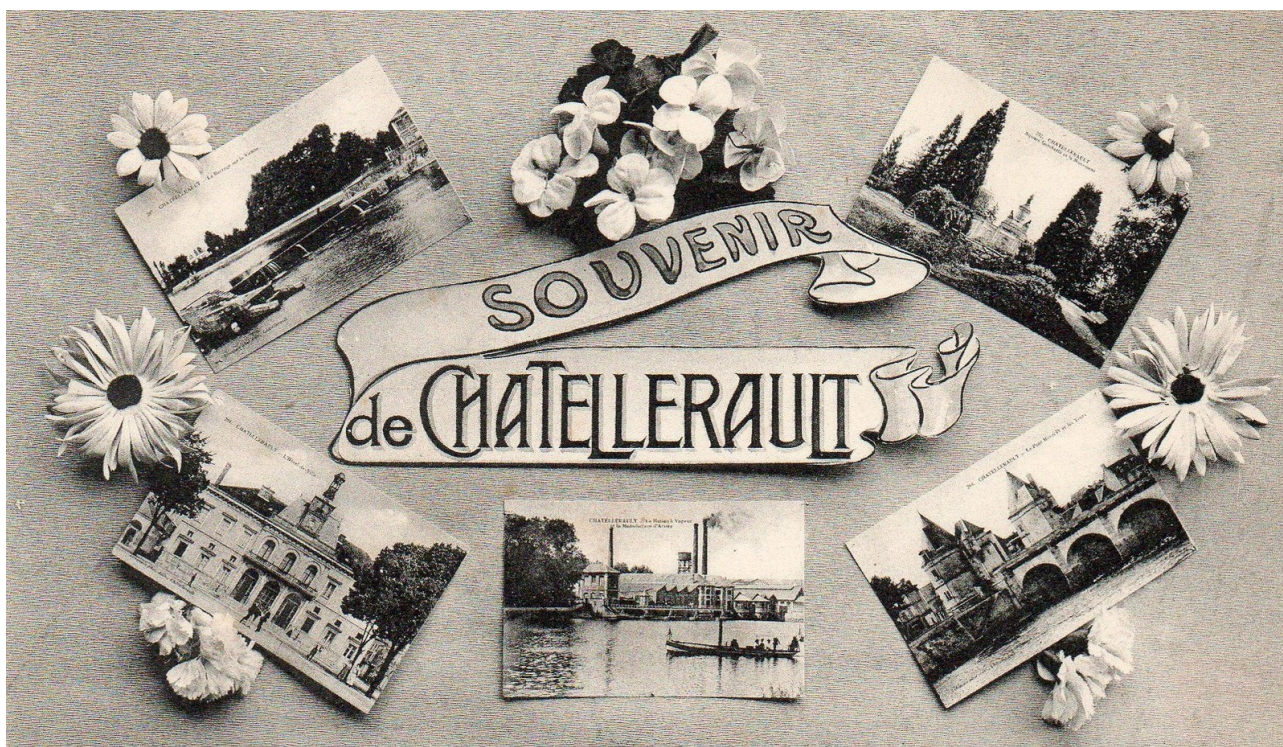
SOUVENIRS DE NOS JEUNES ANNÉES



**Atelier « écriture » sur une idée de Sylvie Alleau, animatrice,
avec Denise, Jeanne, Marie-Josèphe, Marie-Thérèse,
Micheline, Yolaine,
Albert, André, André, Edmond et Jean-Claude
sous la direction d'Isabelle Soulard, historienne**

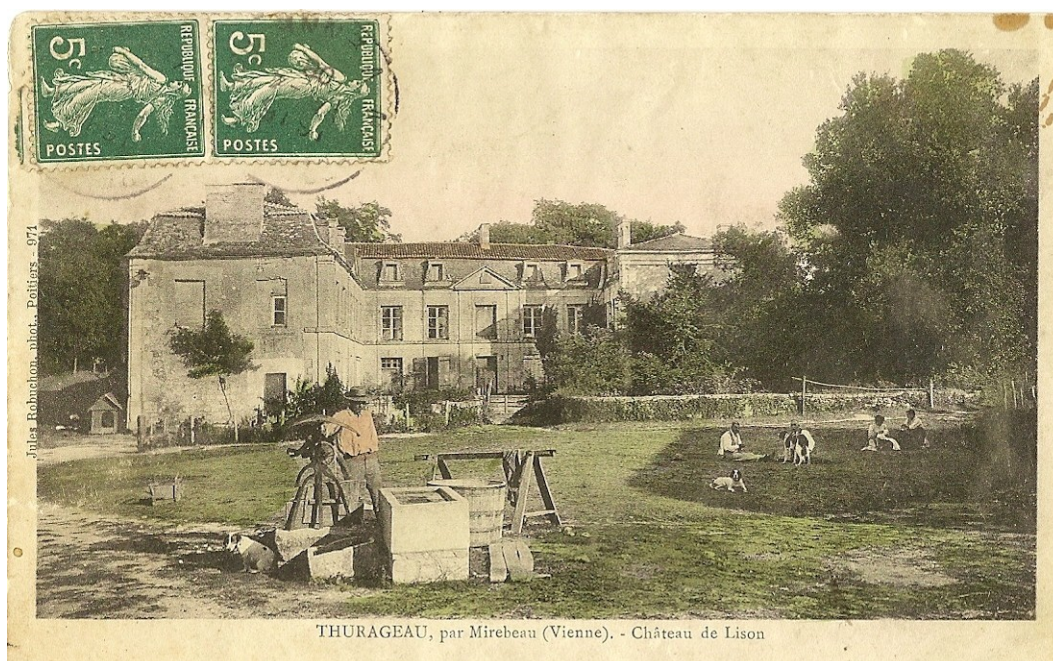
« Ce n'était pas la misère mais la vie était dure »

André, né en 1922, est orphelin de père. « Mon père était maître imprimeur. Il gérait dix typographes. Il avait attrapé la tuberculose pendant la Grande Guerre et était mort deux ans après ». André, fils unique, vit donc seul avec sa mère en Normandie tandis qu'un second André grandit, à la campagne, dans le Poitou, comme Marie-Josèphe qui, elle, vit du côté de Châtelleraut.



Edmond « bouge beaucoup » dans son enfance. De Limoges, où son père, maçon, travaille sur les barrages, il déménage dans la Vienne. Il se souvient encore de son arrivée à Poitiers, du comte de Saint-Seine qui employait son père comme jardinier ou homme à tout faire. Le comte l'avait repéré alors qu'il participait, comme maçon, à la reconstruction de l'église Sainte-Thérèse de Poitiers, une église déplacée et transportée de la rue Victor Hugo au Porteau. Mais la Seconde Guerre mondiale arrive avec son cortège de drames et de difficultés. « Mon père a été prisonnier pendant 5 ans. Ma mère était seule et l'argent manquait ». Le logement est petit et Edmond et ses deux frères partagent la même chambre et le même lit. Exactement comme Jean-Claude qui, en plus, avec ses frères, dort dans

la chambre de ses parents, à l'instar de Yolaine, pourtant née en 1947 à Thurageau, donc après-guerre.



Denise, la jeune parisienne, occupe quant à elle la même chambre que ses parents, des employés de bureau. « À Paris, il n'y a pas de place. Tout le monde s'entassait ».

Jean-Claude, notre local de l'étape, grandit à Neuville, à Bellefois très exactement avec ses quatre frères et sœurs. Il cohabite avec ses grands-parents maternels comme Marie-Thérèse, originaire du Quercy, dans le Lot, dont les parents sont des propriétaires et dont le père devient transporteur après la guerre ou comme Jeanne, née en Mayenne, à Villaines-la-Juhel.



Il y a donc deux feux sur la même parcelle et même trois chez Marie-Thérèse car une tante, avec qui elle doit partager sa chambre, vit également avec eux. « Il n'y a pas de maison de retraite ni d'Ehpad à l'époque. On vit avec les anciens, avec des oncles, des tantes célibataires. Ce n'était sans doute pas toujours facile mais cela avait ses avantages. Garder le petit dernier par exemple ». En revanche, Jeanne possède sa propre chambre, un luxe si l'on en croit ses amis des Jardins de Charlotte où la plupart des résidents, comme Jean-Claude ou Yolaine, sont fils et filles d'agriculteurs.



L'ÉCOLE D'AUTREFOIS

« Les deux écoles »

Comme tous les enfants depuis les lois Ferry de 1881-1882 qui ont rendu l'école obligatoire – et gratuite dans le public – , nos amis sont allés à l'école, les uns dans l'école de leur village, les autres dans celle de leur quartier, à l'école publique ou dans le privé. Certains ont poursuivi leur scolarité au collège puis au lycée, beaucoup ont quitté l'école très jeunes comme c'était l'habitude à l'époque, en ces années d'avant-guerre, de guerre ou d'après-guerre.



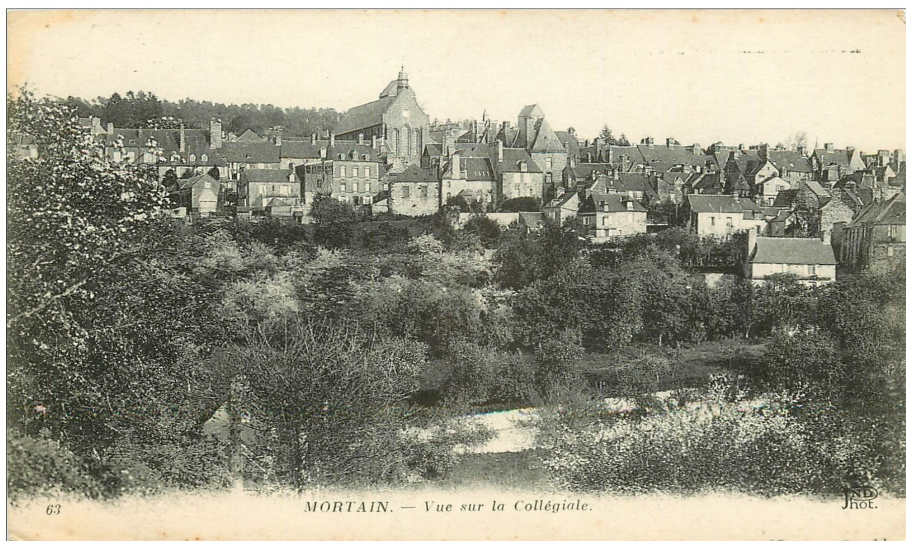
Albert et André étaient dans le privé, Edmond dans une école publique. Et une véritable « guerre des deux écoles existait , entre l'école libre et l'école laïque. Les adultes ne s'entendaient pas et, de ce fait, les élèves non plus ». « De toute façon, à l'époque, il n'y avait pas beaucoup d'écoles laïques dans la Vienne. Seulement dans les chefs-lieux de canton » se souvient Albert. Chez les filles, Jeanne, Marie-Josèphe, Denise et Yolaine étaient dans le public et Micheline dans le privé. Et les instituteurs s'occupaient des garçons tandis que les institutrices enseignaient aux filles. Car aucun des résidents des Jardins de Charlotte qui participent à la rédaction de ce livre, exceptée Yolaine née en 1947, n'a connu la mixité. Celle-ci a été instituée dans toutes les écoles élémentaires dans les années 1960 et est rendue obligatoire par les décrets d'application de décembre 1976 de la loi dite « Haby » du 11 juillet 1975. C'est pourquoi, André, qui est né en 1922, se

remémore ce couple d'instituteurs, dans sa Normandie natale, lui s'occupant des garçons, elle des filles.

« De toutes façons, on ne parlait pas aux filles » affirment mes interlocuteurs. « Ni nous aux garçons » confirment les femmes.

« Sur le chemin de l'école,... »

Pour aller à l'école, il n'y a ni voiture, ni transport en commun. « Je faisais six kilomètres à pied quelque soit le temps ». « Et, le matin ou le soir, dans la nuit, on s'éclairait avec un falot, une lampe tempête qui fonctionnait au mercure ». « Moi, assure Edmond, je ne mangeais pas à la cantine. Seuls les riches mangeaient à la cantine et avaient même droit à un goûter à 4 heures. Du coup, je faisais le chemin trois fois par jour. Matin, midi et soir, trois fois quatre kilomètres donc douze kilomètres à pied tous les jours ». En Basse-Normandie, du côté de Mortain, il y avait un bouilleur de cru si bien que « les gosses avaient des fioles de gnôle. Si on leur enlevait l'alcool, on ne les voyait plus car ils avaient cinq ou six kilomètres à faire chaque matin. Il fallait tenir toute la journée ! »



Les enfants se rendent à l'école par petits groupes formés au fur et à mesure des rues en ville, des écarts, des fermes et des hameaux dans nos campagnes. « On attendait les copains à un croisement de route, au pied d'une croix ou devant la ferme des parents ». « Au Porteau, les copains c'étaient des amis du bourg avant d'être des amis de classe, des amis de chemin pour aller à l'école ». Jeanne s'y rendait elle aussi « avec une copine ». Côté garçons, « parfois il y avait des groupes, des clans. On se

battait un peu mais rien de tragique ».



« Il n'y avait pas vraiment d'uniforme à mon époque mais tous portaient un sarrau, c'est-à-dire une blouse, bleue pour les filles, grise ou noire pour les garçons. Et, aux pieds, nous portions des galoches, de grosses chaussures ». « Que nous faisons ferrées par le maréchal ferrant, ce qui permettait de les prolonger ». « Mais, au collège, il y avait un uniforme. Je l'ai porté » ajoute André, le seul collégien garçon du groupe.

« Tout le monde en rang ! »

Du temps de Yolaine, l'école commence à 9 heures. « A 8h30 » disent Denise et Edmond. Albert, qui habite tout près, se précipite à l'école dès qu'il entend la cloche chargée de prévenir les enfants du début des cours. « On se mettait en rang » : un souvenir unanime de toutes mes interlocutrices et de tous mes interlocuteurs. « Quand nous rentrions en classe, l'instituteur avait allumé le poêle mais il ne faisait pas bien chaud en hiver ». « Et, ça, ce n'était pas pendant la guerre. Sous l'Occupation, il fallait garder nos manteau, si non on gelait ». À l'école privée, les élèves restent debout le temps de réciter un « Notre Père » ou de chanter « Mon ange gardien qui veille sur moi ».

Puis, il s'agit de montrer ses mains, d'aller les laver si elles sont noires, de remplir son encrier et « gare à celui qui renversait de l'encre ! » , de

« ranger ou d'installer nos affaires, la règle, le porte-plume », tout cela en silence bien-sûr. « De toutes façons, nous n'avions pas le droit de parler en classe ». « Comme nous étions 33, pas question de chahuter. L'instituteur y veillait et à Poitiers, c'est lui-même qui remplissait les encriers », précise Edmond

Puis vient la lecture de la morale du jour, une phrase écrite au tableau. « On la lisait tous ensemble », se souvient André.



Les enfants apprennent les lettres, autrement dit à lire mais aussi à écrire et à compter. « Des enseignements de base ! », martèle André. Mais aussi l'Histoire de la France des origines à nos jours – « les grandes dates, genre Marignan » – , la géographie de la France et de ses colonies, « les départements par cœur, jusqu'aux sous-préfecture » et, déjà, les échanges commerciaux : les céréales et les produits miniers. Marie-Josèphe et Yolaine n'apprécient guère le calcul ou l'arithmétique pourtant obligatoires. Comme leurs compagnes, elles préfèrent les leçons de chose qui permettent d'étudier les fleurs, les animaux,... « le charbon et l'acier »,

renchérissent leurs compagnons. Et que dire des règles d'orthographe et de grammaire ? « La syntaxe n'est pas évidente pour un môme de 8-10 ans ! ».

« Dans les années 1935-1939, notre livre de classe principal était « Le Tour de France de deux enfants ». Le maître nous lisait ce qui concernait les départements, l'économie. Il s'en servait même pour les dictées ».

« Nous apprenions à écrire et gare à celle qui était gauchère. Nous étions obligées d'écrire de la main droite ».

Certaines évoquent aussi des chansons apprises à l'école. Les titres sont un peu oubliés. En revanche, notre centenaire a bonne mémoire : « Je me souviens de deux titres : « La rose au bois » et « Ma Normandie » bien-sûr. Il y avait aussi des chansonnettes mais... ». Marie-Josèphe réfléchit et lance : « On chantait aussi « Au clair de la lune, mon ami Pierrot » et d'autres chansons mais je les ai oubliées ». Denise, elle, a bonne mémoire et évoque « Là-haut, sur la montagne » avant de préciser que « vers 1944, au moment de la Libération, c'était « Une fleur de Paris » qui était sur toutes les lèvres ».

Enfin, les dames des Jardins de Charlotte évoquent d'autres matières réservées aux filles : la couture, la broderie et le tricot.

Jardinage et doryphores

Dans le cadre des leçons de chose, certaines et certains s'adonnent au jardinage. « Une fois par semaine, raconte Marie-Josèphe, nous allions planter ou arracher des mauvaises herbes dans le jardin ».

« Nous, le directeur de l'école possédait un grand jardin. Il nous expliquait ce qu'il fallait faire et nous le faisons. Nous désherbions par exemple son potager ». Un sourire ironique, qui en dit long, s'installe sur les lèvres de mon interlocuteur !

« Et qui se souvient des doryphores ? », lance une petite voix. Micheline hoche la tête : « J'allais les ramasser avec une boîte de conserve ». « Moi aussi ! » répondent les autres résidents. Marie-Josèphe s'en souvient très bien également. « Sous l'Occupation, les Allemands nous donnaient des boîtes et on devait se courber des heures durant pour ramasser ces salles

bestioles ». Edmond n'est pas d'accord : « c'est l'instit qui nous trouvait les boîtes ». Quant à Denise, elle rappelle que « c'étaient les Allemands que l'on appelait les doryphores pendant la guerre car ils se nourrissaient sur le dos des Français »

Denise nous apprend également que, lorsqu'elle était enfant, les élèves « nettoyaient les bureaux, enlevaient les tâches d'encre une fois par semaine. Il n'y avait pas à l'époque de personnel pour le faire ».

« Ah ! Le sport à l'école ! On ne disait pas le sport mais la gymnastique »

« On faisait aussi de la gymnastique, une ou deux fois par mois dans les années trente ; par exemple, on jouait au foot sous le préau. Il fallait bien s'entraîner car régulièrement des matchs étaient organisés entre les élèves de l'école privée et ceux de l'école publique. C'était toujours la guerre scolaire et les instituteurs essayaient régulièrement de faire changer les garçons d'école ».



Certaines et certains ont appris à nager. Edmond, surnommé « le mignon », se souvient encore de ses leçons de natation chez Jouteau à Poitiers. « J'étais à Condorcet, j'avais 9-10 ans. On nous foutait à l'eau et à nous de nous débrouiller. Mais l'eau ne me faisait pas peur, je savais nager avant

d'aller chez Jouteau. On était délaissés car les hommes étaient à la guerre ou prisonniers donc on était livrés à nous-même. On jouait dans les rochers du Porteau et en été on descendait au Clain et on traversait le Clain à l'Essart sur une botte de joncs ». Albert a lui aussi appris à nager chez Jouteau, au bout de la fameuse perche tenu par le moniteur. Il s'y rendait avec ses camarades de Saint-Stan. , depuis la rue du Chaudron d'Or dans laquelle il a grandi. Mais, il se souvient aussi qu'il y a eu « des cas de polyo car l'eau n'était pas purifiée ». Marie-Thérèse se rappelle encore de la potence qui servait à la maintenir hors de l'eau le temps qu'elle s'exerçait aux mouvements de la natation tandis que André, lui, a appris à nager « à la plage, attaché par une corde ; on faisait la grenouille ».



La cloche sonne, c'est la récré !

« Que faisiez-vous pendant les récréations ? » Les réponses de mes interlocutrices et interlocuteurs fusent.

« Nous jouions au ballon, aux osselets, à la marelle, aux billes, à la corde à sauter », « les filles jouaient aussi au papa et à la maman », « à la balle au chasseur », ancêtre du ballon prisonnier, « on courait entre les arbres », « on jouait aux caniques – un autre nom pour désigner les billes – et on faisait un circuit comme le Tour de France avec ou sans petits cyclistes ». « Aux gendarmes et aux voleurs aussi ». « Et puis, tout simplement, on courait dans la cour ».

« Savez-vous comment on faisait les osselets ? », me demande l'un des résidents. « Non ? Avec des os de la patte avant d'un mouton. On en lançait un en hauteur. Il fallait le rattraper et en même temps ramasser ceux qui

étaient par terre ».



Edmond à l'école Condorcet (coll. Edmond)

La récréation, c'est aussi l'occasion de passer aux toilettes. Le souvenir est identique : « des toilettes vétustes dans lesquelles il fallait s'accroupir et dont la porte en bois n'allait pas jusqu'au sol ». « On voyait par en-dessous et moi je demandais à une camarade de garder la porte ». « Heureusement que ce n'était pas mixte ! »

En revanche, côté garçons, « ceux qui faisaient pipi sur leur sarrau étaient chambrés »

« Je préfère manger à la cantine... »

Quant à la cantine, elle est bien souvent inexistante. « Avant-guerre, il n' y en avait pas. Chacun apportait son casse-croûte ». Les enfants apportent donc leur repas à l'école et le font réchauffer sur le poêle. Seule Yolaine, dans les années d'après-guerre, a connu la cantine telle qu'elle est peu ou prou aujourd'hui.

En quoi consiste-t-il ?

« Du pain » – celui-ci reste la base de l'alimentation en France à cette

époque, comme depuis le Moyen Âge –, « un œuf dur, du beurre, du fromage, du lard, du pâté, du chocolat... ».

« Parfois, j'emportais du pain avec un peu de beurre saupoudré de chocolat en poudre que ma mère râpait sur la tartine ».

« Du fromage ! On détestait ça ! Mais on était obligé de le manger. Le surveillant nous surveillait. Alors, raconte Albert, on le planquait sous la table ». Car, attention, les sanctions ne sont jamais longues à tomber !

Gare aux punitions !

En ce temps-là, les punitions pleuvent sur les enfants « comme les pigeons sur un champ qui vient d'être ensemencé » affirme l'un des hommes présents. « Pas tant que ça ! », tempère Denise qui, elle, était très sage.



En revanche, Yolaine, dans les années 1950, a reçu des coups de règle sur les doigts, s'est retrouvée avec un bonnet d'âne sur la tête et est souvent allée au coin avec ce fameux bonnet d'âne. Et, elle est loin d'être la seule ! Certains passent eux aussi régulièrement un quart d'heure au coin. Mais,

« avec les copains, on le prenait à la rigolade ».



Pour d'autres, comme Marie-Joseph ou Albert, ce sont les heures de retenue qui se multiplient, « le soir, après la classe » pour Albert. André n'y échappe pas non plus le jour où l'instituteur lui fait écrire : « Sans discipline point de travail ni de labeur fécond » et qu'il écrit malicieusement « fait con ».

Jeanne est très bavarde : « Des lignes ! Oh, là, là, qu'est-ce que j'en ai fait ! Et aussi des tours de cour. André, lui, devait recopier le règlement.

Edmond était sage ce qui n'était pas forcément le cas de son frère. Celui-ci a été puni toute une année pour avoir osé dire : « Qu'est-ce qui pue ? C'est le bouc ». Or, leur instituteur portait un bouc !

Enfin, beaucoup se souviennent que « les gifles tombaient facilement ». Et, bien-sûr, pas question de se plaindre aux parents sous peine de recevoir une correction.

« Le certif' »

Albert, André et Edmond ont passé leur certificat d'études primaire, entre 11 et 13 ans pour André, né en 1922, entre 11 et 14 ans pour Albert et Edmond qui sont plus jeunes.

Cet examen, aujourd'hui disparu, permettait d'évaluer si l'élève avait acquis les connaissances de base en lecture, écriture, calcul, histoire, géographie et sciences.



« Je me souviens, le jour du certif', d'une dictée, d'une rédaction, de calculs et de questions en histoire et géographie ».

L'expérience de Denise est particulièrement intéressante. Elle est déjà au collège lorsque la directrice dit aux parents de ses élèves – majoritairement des commerçants – que leurs ne pourront pas tenir un commerce si elles n'ont pas le certificat d'études. Les parents se font une raison et inscrivent immédiatement leur fille. Dès lors, tous les jours avant les cours, Denise et ses camarades commencent une heure plus tôt de façon à apprendre ou revoir les matières qu'elles ne suivent pas au collège, à savoir l'arithmétique ou l'apprentissage des départements. Une belle expérience couronnée pour la jeune parisienne et ses copines de classe par une sortie à la Tour Eiffel dans des conditions qui feraient frémir aujourd'hui n'importe quelle directrice d'école ou principale de collège : « une seule institutrice pour surveiller 35 élèves ! »

16h30 ou 17h : il est temps de rentrer

Les horaires des cours varient d'une région à l'autre, d'un bourg à l'autre. Mais, globalement, tout le monde se range derrière les souvenirs de Denise qui se souvient très bien des horaires de son école : « 8h30-11h30 et 13h30-16h30 ». « Ou peut-être 17h » soutient un autre de mes interlocuteurs.

La cloche sonne la fin des cours et c'est reparti pour trois, quatre ou six km. Un goûter attend parfois les enfants mais aussi du travail, dans les champs, à la ferme, dans la basse-cour, dans l'étable.



Vient ensuite l'heure des devoirs.

« Apprendre la leçon du jour, faire une ou deux opérations, écrire une petite rédaction » : tel est le programme d'André lorsqu'il regagne son logis. « Le Tour de France de deux enfants » est alors son livre de chevet, rendu obligatoire par l'instituteur, « un livre qui raconte l'histoire de la République, qui montre la France, sa géographie, ses régions, ses campagnes et ses villes ». « Nous faisons même des rédactions à partir de ce que avons lu ». Un livre qui est présent dans toutes les écoles visiblement.



« Nous apprenions aussi des poésies », « oui, des fables » confirme Albert. « Le Loup et l'Agneau » se souvient Marie-Josèphe, les poésies d'Alfred de Vigny se rappelle Denise, « Le corbeau et le renard », « Le lièvre et la tortue » nous disent Jeanne, Marie-Thérèse et Edmond.

Pendant les vacances

« Les vacances d'été étaient assez longues : juillet – on était en vacances vers le 10 juillet – , tout le mois d'août et on reprenait fin septembre - début octobre ». « Et, nous avions quinze jours à Pâques et bien sûr à Noël »

« Des jouets ? Hum ! Mon père était paysan à Lusignan et on n'avait pas de jouets ». Micheline, Yolaine et Jean-Claude ne se souviennent pas avoir eu le moindre jouet dans leur enfance. Du moins, des jouets manufacturés et achetés.

« Les filles, nous jouions avec des poupées de maïs ou au tricotin ». « Moi, je n'ai jamais eu les moyens d'acheter un tricotin alors je m'en étais fabriqué un avec une bobine de fil et quatre épingles ».



Denise, elle, possède « une poupée en chiffon avec un corps fait avec du son et un visage en carton ». Son père, bon bricoleur, lui « bricole des meubles en bois » et plus tard elle reçoit même une dînette.

En revanche, Marie-Thérèse, issue d'une famille plus aisée, possède « toute une colonie de belles poupées, sept ou huit, qui avaient appartenu

aux sœurs de mon père qui étaient décédées. Leur figure était en terre cuite et lorsque j'en cassais une, on m'en donnait une autre ». « Nous jouions aussi à des jeux de société avec mes grands-parents à la veillée ». Quant à Jeanne, elle pense n'avoir jamais manqué de jouets : « J'étais très gâtée » nous répète-t-elle à plusieurs reprises.

Les garçons, eux, s'estiment heureux lorsqu'ils ont des billes ou des osselets, voire même une balle à lancer ou, mieux encore, un ballon.

« J'ai eu la chance de recevoir un jeu de construction en bois » « Plus tard, vers 20-25 ans, j'ai pu acquérir un mécano. J'en rêvais ».

« Mais, vous savez, poursuit Edmond, moi pendant les vacances, j'allais garder les vaches ».

Et après l'école primaire ?

Chacune et chacun ont eu un parcours différent après leurs années d'école primaire.

La majorité a quitté l'école pour entrer dans le monde du travail.

Micheline est « partie faire [son] apprentissage de couturière vers 14 ou 15 ans ». Yolaine également : « J'ai fait mon apprentissage en suivant un cours ménager où j'ai appris la cuisine et la couture ». Jeanne a aussi quitté l'école vers 14 ou 15 ans. Edmond est entré dans le monde du travail en devenant manœuvre dans une distillerie, rue de la Regratterie, à Poitiers, puis représentant de la plus grande société de spiritueux de France : la société Byr, créée en 1866 et où il reste 29 ans. Ensuite, il travaille pour le groupe Pernod-Ricard par l'intermédiaire de la société Cuisenier qui a racheté Byrrh en 1977. Albert, quant à lui, fait un apprentissage de pâtissier-chocolatier et très vite les spécialités d'Albert, qui s'est révélé être un excellent pâtissier, sont devenues la tarte Tatin et les biscuits au chocolat.

André et Denise ont poursuivi leur scolarité. Denise est allée jusqu'au BEPC puis a fait des études commerciales avant d'entrer à la Société Générale et d'y faire carrière. André a fait de longues études. « J'ai fait latin-grec dans un collège privé. J'y ai fait les 400 coups. Par exemple, j'ai

fait deux fois le mur pour faire la cour à une fille. Résultat, je me suis fait viré ! », ce qui n'a pas empêché notre jeune séducteur – il avait quinze ans – de poursuivre ses études, dans le secondaire d'abord puis dans le supérieure.



À TABLE !

Mais que mange-t-on quand on est enfant pendant le Seconde Guerre mondiale ?

« Des plats roboratifs, cuisinés pour deux jours », répond sans hésiter André notre centenaire qui a connu, enfant, la cuisine d'avant-guerre.

Mais, la majorité des résidents sont nés dans les années 1930 et leurs premiers souvenirs remontent à l'Occupation et donc à l'époque du rationnement.

Toutes et tous se souviennent des tickets de rationnement qui permettaient d'acquérir de la nourriture.



Un certain nombre de produits alimentaires manque notamment dans les villes. Nos citadines et citadins avouent n'avoir mangé le plus souvent que des topinambours et des rutabagas. Très peu de pommes de terre même si il y en avait quand même. « Avec de la farine et de l'eau, ma mère confectionnait des nouilles ». Denise se rappelle même qu'à Paris, « à chaque fois qu'on coupait du pain, il restait des miettes. Le boulanger les ramassait et en faisait des pâtes ».

À l'époque, on achète un « pain de quatre livres ou un pain de deux ». Le pain blanc est quasiment inexistant. Le pain consommé est « un pain noir fait avec du blé et sa peau ». « Il y avait de tout dedans, même de la paille ». En revanche, nous apprennent ceux qui vivaient dans la région de Neuville, « vous pouviez avoir du pain blanc à condition d'apporter vous-même votre farine. Mais c'était rare ». Quant au pain frais, ce n'était plus qu'un souvenir d'avant guerre, les boulangers n'ayant pas le droit de vendre du pain du jour mais uniquement celui cuit de la veille.



Madame Tessier, l'épicière, vendait du pain du côté de Poitiers. Edmond entend encore sa mère lui dire quand elle l'envoyait chercher le pain : « Ne donne pas les tickets si elle ne te les demande pas ! ». Après guerre, l'épicière a avoué à la mère d'Edmond ne pas avoir été dupe du manège de son fils mais, connaissant les difficultés de la jeune femme pour nourrir ses enfants, elle fermait les yeux.

« Le pain, nous, on le réglait à la fin du mois » se souviennent Marie-Thérèse et Jean-Claude. « Le boulanger utilisait une coche pour s'en souvenir ».

Quant aux gâteaux, « on n'en trouvait pas dans les boulangeries. Ce devait

être interdit ». Mais, « ma mère en faisait avec les restes – un peu de farine, du lait et un peu tout ce qu'elle avait sous la main – et les œufs de nos poules ».

J'interroge : « Et pour le goûter ? ». Les réponses fusent : « des fruits, des cerises ou des mûres à la saison en revenant de l'école, un peu de pain et de margarine,... » jusqu'à ce que j'entende : « pas de goûter ». Et oui, sous l'Occupation, les enfants souffrent de privations comme les adultes.

Certaines mères ont l'esprit inventif et proposent un peu de « chocolat à l'eau » avec très peu de chocolat et beaucoup d'eau. Des mères « font bouillir le lait et récupère la crème. Il n'y a rien de meilleur qu'une tartine de pain recouverte de crème de lait et saupoudrée de sucre ! »

D'autres utilisent des ersatz ou produits de substitution comme la saccharine pour remplacer le sucre, de la chicorée ou de l'orge à la place du café. « On faisait griller l'orge sur le feu dans une poêle percée puis on la broyait dans le moulin à café. Ensuite, on la mettait dans une chaussette qui servait de filtre à café et il ne restait plus qu'à verser l'eau et le café à l'orge s'écoulait goutte à goutte ».

Denise, qui habite le quartier de Gros Caillou à Paris, fait partie de ces personnes qui ont « manqué » comme on disait à l'époque : « les gens se sont retrouvés avec 20 ou 30 kg en moins à la fin de la guerre, poursuit Denise, mes parents notamment ».



Jeanne, en revanche, n'a « manqué de rien » tout comme Jean-Claude à Neuville. Marie-Thérèse évoque le cochon que sa famille tuait ce qui permettait de manger de la viande le dimanche, surtout pour les enfants et se souvient : « maman faisait son jardin avec l'aide de ma tante, à 400m de l'école des filles et des garçons ». André, avant d'être embarqué par les Allemands », travaille dans une entreprise de travaux publics et participe aux «séances de jardinage quand son entreprise met des terrains à disposition de ses employés pour en faire un potager.

Edmond est sans doute celui qui a le plus souffert. Son père était prisonnier et sa mère n'avait pas d'argent. Elle était obligée de faire des ménages à Poitiers. Et, de ce fait, il se souvient surtout des pêches de vigne, des raisins et des pommes qu'il trouvait dans le quartier, lui qui, à l'âge de 7-8 ans allait garder les vaches « envoyé par [sa] mère ».



C'est Edmond aussi qui affirme qu' « on pouvait tout acheter au marché noir ». Denise évoque ce type de marché en usage entre la Normandie et Paris. « Du beurre et des poulets étaient emmenés vers la région parisienne dans des valises. À Montparnasse, un homme attendait et mes parents en achetaient».

André souligne que lorsqu'il rapportait clandestinement divers produits à Paris, de « façon pas très légale », il « fallait courir vite pour éviter le contrôle économique. En ce temps, je courrais le 100m en 12 secondes ».

Au marché noir, « les gens achetaient par exemple des lapins élevés on ne sait où mais, avant de l'acheter, ils demandaient à voir la tête du lapin pour être sûrs qu'on ne leur vendait pas du chat. Ce qui arrivait », affirme Denise.

« À Paris, les soldats allemands vendaient même du beurre sous le manteau, qu'ils avaient récupéré lors de contrôles ».

« Certes le marché noir existait, convient Jean-Claude, mais dans les campagnes, c'est la solidarité qui prédominait ».

« Ramassé par les Allemands et prisonnier à partir de 1943 », André est transféré en Allemagne. Il n'avait pas l'ausweis ou laissez-passer obligatoire et les deux gendarmes qui l'ont interpellé dans le département de la Manche ne lui ont « pas fait de cadeau ». Direction l'Allemagne dans le cadre du STO, Service du Travail Obligatoire. Quand il en revient, il ne pèse plus que 45 kilos. Il faut dire qu'outre Rhin, la nourriture est contingentée. « Déjà pendant le voyage. Ils nous donnaient une ration de glands tous les deux jours. Nous les avons fait griller sur un brasero. Le 1er jour, j'ai mangé des glands, un bout de pain noir et un bout de saucisson de chien. Le 2e jour, nous avons jeûné. Et, le 3e jour, encore des glands et c'est tout » et tout cela « en essuyant des bombardements ». Là-bas, « Si vous vouliez des pommes de terre, il fallait les voler » ; « J'ai même mangé ce qu'on appelait du saucisson de chien, fait en réalité avec du rat ». Et les colis ? André me regarde avec un lueur de fureur rétrospective dans les yeux : « Quand vous faites partie du STO, vous n'êtes pas considérés comme des prisonniers donc la Convention de Genève ne s'applique pas. Les colis que notre famille nous envoyait étaient éventrés et pillés ».

Pendant ce temps, en France, le système D fonctionne. Denise évoque ainsi l'ingéniosité de son père : « Mon père a fabriqué une marmite norvégienne à partir de mon tabouret. Quand on avait pu tirer du gaz, on démarrait la cuisson d'un plat en sauce ou d'une soupe et ensuite ça bouillonnait toute la nuit » .

QUAND ON FAISAIT LA FÊTE

Mais, les années 1930 et l'après-guerre sont aussi des époques où les fêtes civiles ou religieuses sont nombreuses. Les résidentes et résidents des Jardins de Charlotte s'en souviennent avec une certaine nostalgie.

Noël autrefois

« Cette histoire de bûche que l'on mettait à la Nau, c'est des blagues ! Moi, je n'avais pas de cheminée » s'insurge à juste titre l'un des résidents. « Et, chez nous, les bûches, on en mettait tout l'hiver » , renchérit sa voisine.

En revanche, le repas du soir était bel et bien retardé le 24 décembre.

« Bien-sûr que nous allions à l'église. À pied. Il y avait bien deux kilomètres jusqu'à l'église. À l'arrivée, je me souviens qu'il y avait un feu de joie avec des fagots. On s'y réchauffait » « Du côté de chez moi, on formait un cortège et on suivait en chantant le violoneux ou l'accordéoniste » . « Oui, on chantait la « Chanson des blés d'or ». C'étaient ceux de la guerre de 14 qui chantaient ça ». « Moi, j'y allais en char à bancs. Et les anciens qui ne pouvaient pas marcher, soit on les laissait à la maison, soit on les avait conduits avant ».

« Moi, je n'ai pas le souvenir de fêtes à Noël pendant mon enfance. Mon père était prisonnier. De 6 à 12 ans, on ne faisait pas la fête à la maison. Mais, il y avait le Noël des enfants de prisonniers à Lavausseau. Pas le jour de Noël, mais après ».



« Comme cadeau, nous recevions une orange, des affaires tricotées main ». « Une clémentine, une fois », ajoute Yolaine. « Moi, pas grand-chose, affirme Marie-Josèphe. C'était la misère ». « Moi, c'était ce que me bricolait mon père et ma marraine me faisait des robes pour ma poupée. Je n'ai pas connu ma grand-mère. Elle était alsacienne, donc pas du bon côté et elle est morte quinze jours avant la Libération. Ma mère ne s'en est jamais remise ».

L'un des participants à cet atelier « écriture » se souvient tout de même avoir reçu un mécano pour ses dix ans, suscitant le regard admiratif, vaguement envieux de ses camarades d'Ehpad. Une autre évoque la caisse d'oranges donnée par un oncle ou un parent lointain, elle ne se souvient plus très bien mais, dans ses yeux, brille encore la joie de l'abondance. « Mais, globalement, – et c'est l'avis général –, c'était des cadeaux toujours utiles ».



« J'ai longtemps cru au père Noël ». « Moi aussi » renchérit une autre femme tandis que d'autres évoquent la triste découverte de son inexistence : « C'est une copine qui me l'a dit » ; « moi, je l'ai appris alors que j'étais en pension. Une fille plus âgée avait apporté un catalogue de jouets avec les prix. Je devais avoir sept ou huit ans », « Le Père Noël c'est

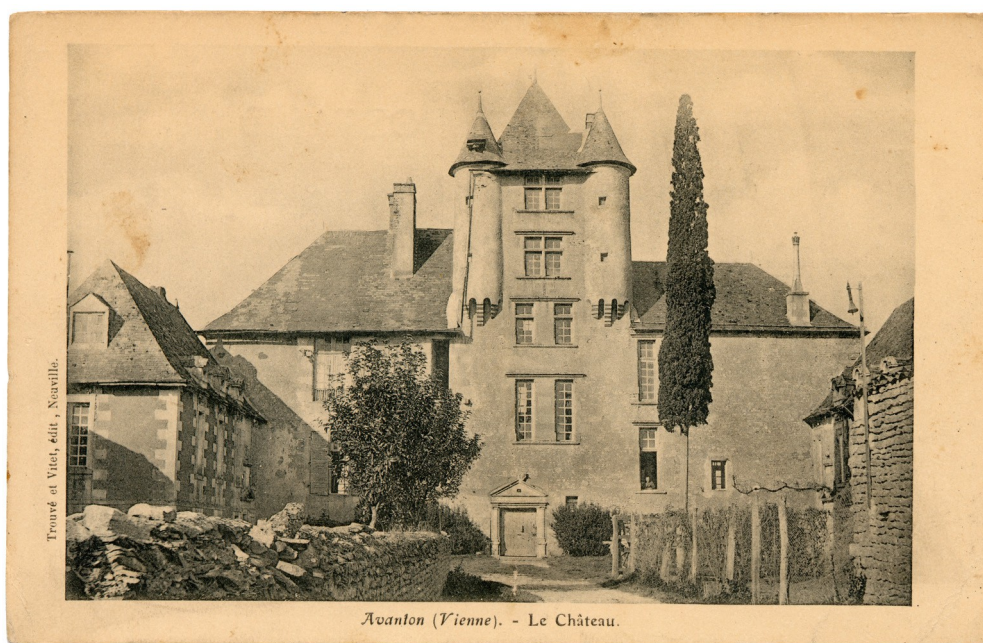
les parents, Ah, fichtre ! Je ne m'y attendais pas. C'est un camarade à l'école qui nous l'a dit ».

« Que mangions-nous le jour de Noël ? De la dinde, du poulet, tout dépendait du porte-monnaie. Les plus riches mangeaient même du canard » . « Oui, mais, à la campagne, toujours une volaille de la ferme » . « C'était la mère qui l'élevait, la dinde, juste pour Noël ».

Fêtes religieuses et festivités laïques

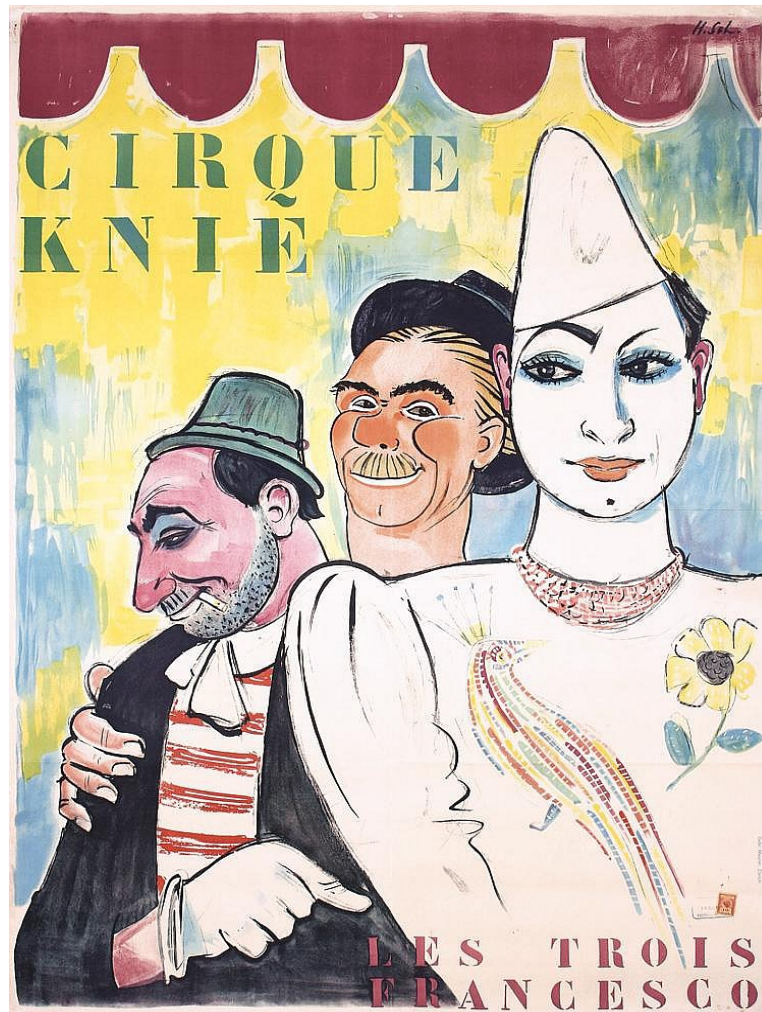
« Bien sûr qu'il y avait d'autres fêtes ! Même pendant la guerre d'ailleurs. Des kermesses pour les prisonniers, du théâtre sur des tréteaux, des chanteurs qui se produisaient dans les salles des villes,... »

« À la campagne, on fêtait le saint patron de la commune. C'était une fête locale » m'apprennent celles et ceux qui vivaient alors dans les bourgs et villages de campagne. « La fête du village », confirme Fernande.



Albert se rappelle tout particulièrement de l'assemblée d'Avanton. « Comme attraction, il y avait le mât de Cocagne, un tronc d'arbre dressé et à son sommet une nacelle dans laquelle on avait monté à l'aide d'une poulie toutes sortes de choses : un jambon, un poulet, des friandises. Ceux qui en voulaient devaient grimper le long du mât pour les récupérer ». Seul Edmond a réussi à grimper tout en haut. Albert et André n'ont jamais

dépassé la mi-mât.



« Il y avait aussi des petits cirques avec une petite toile. Une ou deux familles et quelques numéros ».



« Je ne souviens avoir vu avant-guerre un montreur d'ours. Les ours dansaient dans la rue » se souvient André qui se rappelle également qu'à Granville, dans la Manche, la veille du départ des bateaux pour Terre-Neuve était l'occasion de grandes fêtes : une mascarade, le plus joyeux carnaval de France pour fêter les marins pêcheurs qui quittaient leur port d'attache pour une campagne de six mois sur les côtes canadiennes. C'était « la Journée des Intrigues » car tout le monde était masqué ».

« Pour le 14 juillet, il y avait un feu d'artifice organisé par la commune. Un jour, quand j'avais 4-5 ans, une fusée a éclaté à mes pieds. J'ai eu une trouille bleue ».

« Mais, surtout, il y avait la fête du patro. Le patronage, précise André. La musique s'appelait La Clique. J'avais 6 ou 7 ans et je jouais du tambour. J'y allais tous les jeudis. On jouait au foot avec les curés qui remontaient leur soutane pour pouvoir courir ». « Je m'en souviens moi aussi, s'exclame Marie-Josèphe. Moi, je fréquentais le patro de Châtellerault. On y faisait de la couture, de la broderie ». Et, depuis lors, Marie-Josèphe brode des choses magnifiques – napperons, étuis,... – y compris aujourd'hui à l'Ehpad des Jardins de Charlotte.



Nos anciens se souviennent-ils d'autres fêtes ? « Oui, la kermesse ! » « À Champigny-le-Sec, elle avait lieu tous les ans. Avec un défilé de chars où prenaient place les plus belles demoiselles de Champigny ou du Rochereau. Roseline Frodeau ou Camille Franchineau par exemple. On écoutait les fanfares. Et oui, il y avait deux fanfares à Champigny, les Rouges c'est-à-dire les communistes, et les Noirs, ceux du curé. On jouait à toutes sortes de jeux : le casse-boîte ou encore le jeu de l'âne. Un âne peint avec des trous dans le derrière et où les enfants devaient mettre la queue de l'âne ».

« On avait des pièces à trou pour acheter des bonbons. Pas beaucoup ».

Les premières fois

Ces fêtes étaient souvent, avant ou après-guerre, l'occasion de découvertes : un premier amour, un premier baiser, une première cigarette.

Si « les filles intimidaient » Albert, néanmoins, il reconnaît que lorsqu'il a quinze ans, il admire la jolie Annette, sa voisine.

André lui n'hésite pas à faire le mur de la pension où il suit des cours à Rennes, pour aller « draguer une dactylo prénommée Étienne ». « Je lui avais donné rencart et acheté une eau de Cologne. Je l'ai embrassée ». Puis, c'est Éliane, une voisine elle aussi, qui retient son attention. Il l'a fréquenté pendant trois ans. Mais c'est bientôt fini.



Excellente idée car quelques années plus tard, André rencontre une jeune réfugiée du Nord de la France : Louise. La jeune fille a fui l'avancée des Allemands lors de l'offensive de juin 1940. Elle s'était d'abord réfugiée à Avranches où elle a failli se faire tuer – il y a eu près de 400 morts – mais la jeune fille survit, rencontre André et ils se marient et vivent heureux jusqu'au décès prématuré de la jeune femme à la quarantaine.

Edmond lui, a remarqué Monique. Il n'est pas le seul. Ses deux frères, plus âgés que lui, ont aussi des vues sur elle. Ils aimeraient bien « la bouillaver » mais c'est Edmond qui gagne le cœur de Monique.



Les femmes de notre petit groupe restent, quant à elles, très discrètes sur leurs premiers émois. Nous ne saurons rien !

C'est aussi le temps des premières cigarettes. « On fumait dans les chiottes du collège, des Parisiennes, vendues en paquet de cinq. On se cotisait à cinq pour acheter un paquet et on se passait la cigarette pour que le paquet dure plus longtemps ». Contrairement à André, Albert n'a jamais fumé mais Edmond, lui, a fumé « de la viouche » autrement dit des lianes tandis que certains Poitevins fument quant à eux de la barbe de maïs. Quant aux femmes, aucune n'a essayé à l'adolescence.

Quant au service militaire, il n'a pas la même saveur pour mes trois

interlocuteurs de cette séance. Albert fait trois jours à Vincennes et est réformé. Edmond, de la classe 50, fait ses dix-huit mois au Bourget-du-Lac, en Savoie. « Dix-huit mois à ne rien gagner, tu parles ! Pour toucher quelques sous, je revendais les cigarettes que l'armée nous donnait ». « Les troupes ! précise Denise avant d'ajouter : elles étaient emballées dans des petits paquets de quatre ». Quant à André, le Poitevin, c'est à Coblenz, dans l'Allemagne d'après-guerre occupée par les troupes françaises qu'il effectue son service. André, le Normand, est, comme nous l'avons vu, envoyé en Allemagne, près de Brême, dans le cadre du STO, œuvre dans un camp de travail : « C'est dur quand on n'a rien à bouffer ! On ramassait les mégots et on se refaisait des cigarettes avec ces restes ».

Arrive le temps béni des guinguettes, des dancings et des bals

André, notre Poitevin, va au bal tous les huit jours. Il faut dire qu'il y a deux salles de bal pas très loin de chez lui, notamment celle de chez Rousseau.

Marie-Josèphe adore danser : la rumba, le tango. Elle se rend au bal à Châtellerault avec des copines. « Les garçons invitaient les filles mais les filles invitaient aussi les garçons. J'y ai rencontré mon mari ».



Albert est musicien. Il a appris le saxophone au Conservatoire de Poitiers, rue du Moulin à Vent et joue dans un orchestre de danse, l'orchestre André Delage, musette et tango. L'orchestre se produit un peu chez Prenant, dans le haut du Pont-Neuf, mais le lieu est moins chic que la guinguette du Fleuve Léthé, avenue de la Libération. Chez les Bluet, la clientèle aime danser le dimanche après-midi et Ginette, la fille de la maison, donne des cours de danse. Tous les jeunes du Plateau s'y retrouvent et bien des mariages, dont celui de mes parents (note de l'auteur), ont vu leur naissance au Fleuve.

Et, ils se marièrent...

Tandis qu'André, notre Normand, est retenu en Allemagne, sa future femme l'attend chez celle qui doit devenir sa belle-mère. Le mariage a lieu à l'issue de ce terrible conflit.

Après-guerre, les choses sont plus faciles. Edmond fait « un mariage sans chichi : les deux mariés, les deux témoins et les parents. Pas de restaurant ». Albert et son épouse n'ont qu'une petite dizaine d'invités, « et encore ! Huit ou dix ». André, le Poitevin, est entouré de ses proches et de ses amis et ils dansent jusque tard dans la nuit.



À l'issue de la nuit de noce, les Poitevins ont une coutume encore très vivace à cette époque : « Au matin, des jeunes apportaient la soupe à l'oignon aux jeunes mariés. Elle était servie dans le Jules, un pot de

chambre avec un œil peint au fond. Chez nous, on appelait ça la rôtie ». « On allait les réveiller et leur emporter la rôtie jusque dans leur lit », précise Marie-Thérèse.

Le voyage de noce n'est pas à l'époque aussi incontournable et lointain qu'aujourd'hui. « Une journée au Mont Saint-Michel » pour Louise et André qui se sont mariés à Avranches, à 8 km du Mont. « Vous savez, fallait de l'argent pour aller en voyage de noce. C'est pas tout le monde qui pouvait se le permettre ».

Car, une fois mariés, il faut se meubler. Les femmes des Jardins de Charlotte évoquent les meubles qu'on leur a donné, les draps, la vaisselle. « Rien d'inutile ». « D'ailleurs, on n'avait que le nécessaire. Et ça ne nous manquait pas, il n'y avait pas toute cette publicité ! » « Vous savez, on vivait simplement. Jamais d'emprunt, ni de crédit. Mais on ne manquait de rien ». « Et puis peu à peu, on s'est meublé. Mon premier frigo doit dater de 1948, trois ans après notre mariage ». « La télé ? Peut-être vers 1956 ». « Nous, vers 1960 ».

« Mais, nous étions heureux ».

